Document generated on 05/28/2025 5:41 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Documentaires
L'enfant pauvre du cinéma ?

Julie Vaillancourt

Number 287, November–December 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/70611ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vaillancourt, J. (2013). Documentaires : l'enfant pauvre du cinéma ? *Séquences*, (287), 24–24.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Documentaires
L'enfant pauvre du cinéma ?

À n'en point douter, les films documentaires présentés lors de la 37e édition du Festival des films du monde de Montréal étaient diversifiés, tant au niveau de leurs thématiques, esthétiques et pays de production. La section Documentaires du monde répond au mandat autoproclamé du festival, visant à « refléter les préoccupations des réalisateurs du monde entier », lire : en provenance de plusieurs continents. Néanmoins, des 38 longs métrages documentaires présentés, un seul fut récompensé, soit ***Wagnerwahn*** *de l'Allemand Ralf Pleger, avec le Prix du meilleur film documentaire. Bien qu'on lui accorde une vitrine de choix, le cinéma documentaire récolte rarement les honneurs et se voit à peine primé. Serait-il un sous-genre du cinéma ? L'enfant pauvre des festivals de films ?*

Julie Vaillancourt

Si, de par le manque de reconnaissance, le genre documentaire semble se retrouver dans la vitrine exploratoire, dans l'ombre du côté glamour de la fiction et à l'opposé du divertissement, il serait injuste d'imputer le blâme au festival de Serge Losique. La tendance est mondiale et les cinéphiles ont la mémoire éphémère. Jadis, ces courts métrages des frères Lumière faisaient courir les foules – de par leur allure documentaire –: ***L'Arrivée d'un train à la Ciotat***, ***Repas de bébé***, ***La Sortie des usines Lumière***; tous fascinaient de par leur « représentation du réel ». Aujourd'hui, le spectateur semble s'en être lassé. Certes, certains films documentaires n'hésitent pas à questionner le médium cinématographique et ce rapport à la fiction. À commencer par le récipiendaire du meilleur documentaire, ***Wagnerwahn*** de Ralf Pleger qui, par le mélange des genres (documentaire, fiction, animation), se penche d'une façon inédite sur la vie du grand compositeur Wilhelm Richard Wagner. À la manière d'un road movie, ***Casablanca mon amour*** explore la relation amour/haine entre Hollywood et le monde arabo-musulman, à travers des extraits de films de fiction, des témoignages et l'histoire (semi-scénarisée) de deux jeunes étudiants marocains en cinéma. Le réalisateur John Slattery interroge le rapport du spectateur au médium, où les témoignages d'habitants et la subjectivité du montage (confirmée par le réalisateur après la projection) nous poussent à l'évidence : les Sylvester Stallone, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan et autres vedettes de films d'action hollywoodiens ont la cote auprès du public. Le documentaire américain ***A Cinema of Discontent***, réalisé et scénarisé par Jamsheed Akrami, explore les codes de censure et leurs effets négatifs dans les films de fiction iraniens. Par le biais d'extraits de films et d'entrevues avec des cinéastes iraniens, on présente les interdits (port du hijab en tout temps pour la femme, interdiction de toucher le sexe opposé) imposant aux cinéastes une esthétique et parfois une autocensure dérivée de ce code, clairement plus répressif que le code Hays. Renommé pour ses films de fiction, le cinéaste britannique Ken Loach retourne du côté du documentaire, le temps de réaliser ***The Spirit of '45*** qui pose sa lentille sur l'année 1945 en Grande-Bretagne, avec la nationalisation de plusieurs secteurs d'activités. Des documentaires plus militants furent présentés tels que ***My Child*** qui, malgré la monotonie formelle des 40 premières minutes, touche avec les témoignages sincères de parents d'enfants LGBT en Turquie. Aussi, ***La Langue à terre***, documentaire québécois produit par les cinéastes Jean-Pierre Roy et Michel Breton, pose

Wagnerwahn

l'éternelle question de la situation du français au Québec, avec la *bilinguisation* de la métropole. De par la forte réaction de l'audience, ce film seul valide plusieurs caractéristiques du genre documentaire : intérêt du public engendrant des discussions, film produit à moindre coût (7000 $) et tentative (non confirmée) de télédiffusion. D'ailleurs, la projection du programme de courts métrages documentaires de l'INIS démontre la présence d'une relève, particulièrement avec le touchant ***Prête, pas prête*** de Judith Plamondon ou encore le très beau ***L'Iconographe*** de Lessandro Socrates (qui se retrouvera certainement au FIFA). Malheureusement, la suspension du programme documentaire de l'INIS dès septembre, annoncée en début de projection par Marcel Jean, rehausse la situation précaire du genre documentaire. Avec si peu de reconnaissance et de récompenses pour le cinéma documentaire au Festival des films du monde (reflet de la tangente de plusieurs festivals), devons-nous nous étonner du sort de ce genre à l'INIS ? De voir des étudiants se tourner vers la fiction, où se conjuguent glamour, reconnaissance et subventions ? Des institutions trouver le documentaire peu payant ? Des télédiffuseurs bouder le genre ? Et le spectateur, sera-t-il surpris de voir un genre pionnier, qui autrefois fascinait, peu à peu disparaître derrière la fiction ? Et tout cela, malgré des documentaires de qualité et des regards inédits sur le monde. À faire le calcul, sa situation précaire semble souligner son caractère d'enfant pauvre du cinéma.